

## LES DÉPOUILLES DE LA RÉVOLTE

Milton Hatoum, *Cinzas do Norte*. S.Paulo, Companhia das Letras, 2005, 312 p.

Quinze années après l'heureuse surprise liée au *Récit d'un certain Orient* (1989) renforcée par la publication de *Deux frères* (2000), *Cendres du Nord* de Milton Hatoum, a vu le jour au milieu d'une grande expectative : celle d'une écriture raffinée qui cisèle, conjointement et avec une même aisance, l'intimité de la mémoire et du roman familial, avec la nouveauté littéraire constituée par une matière insuffisamment connue, l'Amazonie de l'après-guerre. Hatoum ne se distingue guère ni par un élan opportuniste, ni par des poussées expérimentatrices – ce qui lui vaut des moues discrètes de ceux qui ne croient plus à l'actualisation critique de la tradition flaubertienne. Ecrivain « sans frontières » en mission non-gouvernementale, dénonçant la destruction de la forêt tropicale selon une perspective attrayante pour la vague planétaire des ONGs et la curiosité des étrangers.

Une lettre-testament, dernier vestige d'un ami dont le temps a avalé la révolte, le souvenir d'une rencontre lointaine entre deux gamins au bord d'un quai, et voilà le lecteur captif, convaincu de pénétrer dans un labyrinthe d'igarapés, ces petits ruisseaux qui le conduisent d'un extrême à l'autre. La traversée coïncide avec la fin du festin autour des débris de l'opulence extractiviste, l'escroquerie fière des fortunes consolidées à l'ombre du régime militaire et les timides essais de résistance à la violence de l'État. L'attention concentrée sur l'affrontement continu entre Mundo et son père, Trajano Mattoso, deux natures aux antipodes et inconciliables (l'artiste et le bourgeois), telle que le raconte Lavo, l'ami orphelin et dépourvu de biens, protège le roman d'un didactisme encyclopédique et de ces récits qui se réduisent à un tas de notes de recherche, si communs de nos jours.

Confié à l'avocat « manauara » –de Manaus– que Lavo est devenu, mais entrecoupé d'une longue lettre de son oncle, Ran, spectateur privilégié et personnage secondaire de la dispute familiale, la narration sagement éclatée du roman correspond à une prolifération d'espaces communicants. Dans le domaine local, elle montre la dégradation du paysage urbain de Manaus et du cœur de la région amazonienne, durant les années 1960 et 1970, en explorant le voisinage contrasté des quartiers ouvriers et des palais somptueux, en révélant le déclin de la luxueuse Vila Amazônia, à Parintins, orgueil du père et horreur de Mundo. En dehors de la région, le récit étend les cercles de l'anticonformisme du jeune homme, concrétisant l'inclinaison personnelle préfigurée par son sobriquet (Mundo est une forme brève de Raimundo, mais aussi une allusion au monde), en fuite vers les scènes artistiques de Berlin et de Londres, alors bouleversées par la révolution sexuelle et par les étudiants, ou bien vers Rio de Janeiro, refuge faussement idyllique où sa mère malheureuse donne libre cours à un penchant pour la consommation démesurée.

Dans l'immensité de la forêt, le prix de la construction des empires financiers, récents et changeant de mains à un rythme frénétique, inclut un rapport de promiscuité cordial, garanti par la violence et l'exploitation, entre les élites locales et les « caboclos » riverains. Dans un territoire où la loi est toute récente et où règne l'exception, la soumission forcée ou la cooptation par la faveur cassent complètement la morale, en réfutant les sympathies manichéistes et en annulant de bonnes intentions. Homme inventif qui s'enfuit du travail formel, Oncle Ran se voit à la fin obligé à vendre des poissons d'ornement ; artiste qui se prétend underground, noyé dans la matière locale, Ararna devient un valet du pouvoir, occupé à duper les touristes et fabriquer des meubles chers en mogno brésilien.

Le refus inflexible à « l'obéissance stupide » conduit Mundo à la dissolution tandis que son ami d'enfance est englouti par une tiède médiocrité. La discrétion efficace avec laquelle Milton Hatoum dispose ces ingrédients –les dépouilles de rêves privées de grandeur et la vie politique réduite à l'impasse– est remarquable. Dans « *Cendres du Nord* », les données de la culture locale ne sont jamais décoratives ou artificieuses, mais

se laissent apprendre depuis une perspective universelle qui les relativisent, blessures du narrateur qui réaffirment son style personnel et offrent, dans un récit tout à fait séduisant, un tableau très vivant et contrasté de l'histoire brésilienne récente.

Fábio de SOUZA ANDRADE (Universidade de São Paulo – USP)